

## Une tranche d'occupation allemande

*Voyage aventureux — les yeux grand ouverts — de Grenoble à Annecy, via Chambéry.  
Entre les bombardements alliés, les sabotages de voies ferrées et... des jobards en pantoufles.*

**Par Florent Gintz**

**E**n ce troisième trimestre de l'année scolaire 1943-1944, le tournant décisif de la guerre était pris. La victoire alliée sur l'Allemagne hitlérienne n'était plus qu'une question de mois, ou même de semaines pour les plus optimistes. Encore ne fallait-il pas que Hitler vînt à disposer de l'arme nucléaire, hypothèse qu'on écartait peut-être un peu vite d'un revers de main, l'euphorie de la victoire prochaine aidant à ne plus considérer le mauvais côté des choses.

Les Anglo-Américains donc, préparaient fébrilement un débarquement qui devait constituer le départ de la phase finale de la libération de l'Europe. En vue de cette opération, les bombardements aériens sur le territoire français

et ceux des pays occupés comme la France, amie des Alliés. Je n'ai jamais donné dans l'anti-américanisme primaire (le Maréchal lui-même n'attendait-il pas, depuis 1940, des Américains notre délivrance-?) mais tout de même la réputation de désinvolture américaine à l'égard des populations civiles est une chose bien établie. Pensons - derniers exemples - aux pilonnages de ces dernières années sur l'Irak et la Serbie...

La réaction de la population française face à ces calamités était, disons, variable et largement fonction de la zone d'habitation de chacun, proche ou éloignée des lieux touchés-: «Que voulez-vous, me souvient-il d'avoir entendu, c'est la guerre-! Il faut bien en finir. On

sinon la révolte.

### **En moins d'une heure, des milliers de victimes civiles**

Justement, ce jeudi 26 mai 44 précédant la fête de Pentecôte, les Anglo-Américains venaient de procéder à un bombardement aérien sur le territoire français, sans doute le plus puissant de la guerre. Dans la même matinée, en moins d'une heure, les villes de Lyon, Saint-Etienne, Valence, Avignon, Chambéry, Marseille, pour ne citer que les plus touchées (celles dont le nombre des tués fut de plusieurs centaines à plusieurs milliers) avaient été pilonnées. A la fin de l'alerte, leurs habitants des quartiers touchés, atterrés, souvent hébétés, ne réalisaient pas cette sorte de fin du monde qui venait de s'abattre sur eux. Pour nous en faire une idée, pensons au spectacle que nous montre à l'occasion la télévision, d'un immeuble démolé par l'explosion d'une bouteille de gaz, ou le déraillement d'un train qui a fait six morts et des blessés, et à l'impression que nous ressentons. Eh bien, cette impression, multiplions-la en pensée, par cent pour chacune des villes sus-citées, et nous aurons une petite idée de la réalité, qui plus est, sans les équipements de secours que nous avons aujourd'hui.

Et pourtant, la vie devait continuer... En tout premier lieu, il fallait évidemment sauver les malheureux souvent coincés sous les décombres, soigner les blessés dans des hôpitaux bondés, reloger des milliers de personnes alors que les logements disponibles étaient inexistantes. En second lieu dans le même temps, il fallait vite rétablir la circulation ferroviaire, afin de ne pas arrêter la vie, pour ne pas dire la survie, dans les villes, grandes et petites.

Toute cette réalité de l'époque a été systématiquement occultées dans l'après-guerre, par l'idéologie dominante gaullo-socialo-marxiste qui s'est attachée à laisser croire que le seul problème auquel étaient confrontés les Français occupés, était le choix entre la résistance et la collaboration, la dignité ou l'asservissement-!! Je repense à ce débat télé-

*Au 11 septembre, pour la première fois, le peuple américain a été touché dans sa chaire par un acte, non pas de guerre celui-là, mais de barbarie inconcevable. Cet acte vient d'un seul coup de faire réaliser cruellement, ce que peut être le sort de populations abandonnées à la désinvolture de ceux qui, même légitimement, pour la bonne cause, comme cela était le cas pendant la guerre, puisque l'enjeu était notre libération, commettent ces actes. Mais rappelons bien, à l'occasion de cet événement du 11 septembre, qu'un nombre comparable de nos compatriotes a été massacré sous les bombardements américains de la guerre. C'est cela qui a été, plus qu'oublié, mais occulté par la classe politique régnante depuis la Libération.*

*Ayant vécu dans notre chaire de semblables horreurs, nous, Français qui avons encore le souvenir de cette guerre, sommes d'autant mieux placés pour adresser au peuple américain l'assurance de toute notre sympathie et de lui affirmer notre entière solidarité, tant pour guérir ses plaies que pour ses actions entreprises contre le terrorisme international.*

*Nous ne doutons pas que le peuple américain ait déjà pris la leçon du massacre du 11 septembre. Ses premières actions lancées en Afghanistan, ciblant de façon précise les objectifs visés pour épargner les populations innocentes, semblent l'attester clairement.*

F. G

redoublaient d'intensité, visant particulièrement les nœuds ferroviaires.

Afin de limiter au maximum les risques pour leurs avions, les pilotes américains larguaient leurs bombes d'une altitude de 5-000 à 6-000 mètres. On imagine, dans ces conditions, les ravages causés, l'aire arrosée débordant toujours largement la surface visée. Les Américains en effet ne faisaient pas dans la nuance à traiter différemment les territoires ennemis ou amis-: ceux de l'Allemagne (*tant pis si la population civile allemande était touchée ; après tout, elle était solidaire de son Führer qui portait la responsabilité de la guerre...*)

ne fait pas d'omelette sans casser des œufs-!» Comparaison assez misérable de la part de ceux qui ne risquaient rien et qui, le soir venu, allaient se réchauffer le cœur à l'écoute de la radio de Londres qui leur distillait ce qu'il leur plaisait d'entendre...

Bien différent était, au moins sur le moment, le sentiment des rescapés de l'enfer des bombardements. Constatant l'horreur en fin d'alerte — les morts gisant sous les décombres de leur immeuble, les gémissements des blessés coincés sous les gravats, cela pour un résultat stratégique parfois dérisoire — c'était pour eux l'incompréhension,



visé, il y a deux ou trois ans, avec, sur le plateau, des jeunes, la vingtaine, à qui l'on présentait comme seul dilemme se posant aux Français occupés-: «Dois-je choisir-l'idéal de la résistance avec tous les risques que ce choix comporte?»-Ou bien : «Puis-je, afin de me tirer tranquillement d'affaire, m'installer dans la soumission à l'idéologie de l'occupant?» Comme si la réponse de chacun à la situation d'«occupé», se ramenait à l'option entre «Celui-qui-a-dit-non !» et celui qui négociait avec l'envahisseur! Fumisterie! Comme si l'absence de négociation aurait mis dans l'embarras le vainqueur, comme si la défaite et ses conséquences incalculables pouvait s'éliminer de deux traits de plume avec un «non» en travers-!

Evidemment, pour des jeunes à qui l'on présente - une fois n'est pas coutume en notre époque pourrie - la vertu de l'honneur, quelle autre réponse, faire que celle de l'honneur? Laisant entendre que la popularité que rencontrait alors le maréchal Pétain était une dérive de leurs grands parents qui préfèrent à l'honneur, l'assujettissement intellectuel. Comme si les données de chacun se posaient aussi sommairement! En notre période actuelle, charnière de deux millénaires où l'on ne s'est jamais autant vautré dans la facilité, la jouissance, la déliquescence des mœurs, le «rien foutre» (ministère du temps libre!) en cette période d'horaires de travail jamais assez réduits, des retraites jamais assez tôt prises, des congés toujours insuffisants-! Voilà que soudain, cette même époque avachie entend s'ériger en donneuse de leçons d'honneur et de courage à nos parents parce qu'ils avaient fait leur devoir, parce qu'ils avaient lutté pour survivre-!

La pensée unique gaullo-socialo-marxiste qui règne depuis plus de cinquante ans maintenant, traitant de cette époque, ne juge chacun qu'en fonction

(Dessin de CHARD.)  
 («Rivarol» du 3 juin 1944)

de son comportement, «résistant» (ou soi-disant tel) ou «collabo» (ou réputé tel) comme si aucun autre souci n'existait, les problèmes matériels n'étant que vulgaire intendance, comme disait avec mépris le chef de la France dite libre. A tel point que pour l'opinion actuelle, le problème de la survie au quotidien de la France et des Français ne se posait pas.



«Ah ! celui-là, ils ne l'ont pas loupé !». Il se trouvait des gogos qui éprouvaient une jouissance à la vue des destructions de notre potentiel économique.

Et pourtant, en dépit du contexte, la vie devait continuer, car si l'on ne la poussait, la vie n'avancait pas d'elle-même, ce d'autant moins que le contexte était plus dramatique.

## Comment rejoindre la Haute-Savoie-?

J'en reviens à cette approche de la Pentecôte 44. Je terminais alors à Grenoble une année scolaire agitée-: commencée dans cette ville au lycée Vaucanson, poursuivie ensuite à l'école

professionnelle de Voiron parce que les Allemands avaient fait évacuer l'établissement pour s'y installer. Puis, retour à Grenoble dans des locaux aménagés par la ville, suite à l'assassinat par une équipe de mes camarades de classe, du chef local de la milice, ce qui avait fait décréter la fermeture de l'établissement. En effet, Ernest Jourdan avait été assassiné ainsi que sa famille-: sept morts au total dont le bébé de deux ans-! J'entends encore la justification de l'assassinat de la petite fille, par des élèves complices des assassins-: «Oh-! mais même une enfant de deux ans est capable de renseigner les enquêteurs. Son élimination était donc nécessaire-!» Quelle époque-!

Comment faire donc, ce 27 mai, pour rejoindre mes parents en Haute-Savoie, en vue d'y passer mes quelques jours de congé de Pentecôte, alors que le réseau ferré, surtout à Chambéry, avait été massacré, ainsi qu'une grosse partie du matériel-?

Je décidai de gagner Chambéry à vélo. Après, je verrai. Quelle vision d'horreur m'attendait en cette ville-: les lances des pompiers de la région, toujours en action sur les grandes échelles, tenues tant par les Français que par les soldats allemands. Vingt-quatre heures après le bombardement, plusieurs hectares d'immeubles autour de la gare se consumaient encore. On cherchait toujours des blessés dans les décombres.

Il ne m'étonnerait guère, de nos «historiens 2000», «spécialistes des Heures-plus-sombres», qu'ils présentent ce cas de «collaboration franco-allemande» dans le désastre, comme perpétré par le «Régime de Vichy» pour sa propagande en faveur de la «collaboration».

Comme si le temps se prêtait à un tel calcul.

En fait, ces soldats du feu allemands qui se mettaient au service d'une ville française dans le malheur, n'avaient-ils pas plutôt en leur pensée, le sort sans

## Une tranche d'occupation allemande

>>> Suite de la page 25

doute comprable de leur propre ville, outre-Rhin? Comme quoi la guerre est une chose, non seulement affreuse, mais... bête...

A la gare, j'ai admiré les chemins qui se relayaient fébrilement depuis la veille sans interruption afin de vite rendre la vie à la région. Sans doute, les Français de notre temps 2000, - pensons notamment à ceux du plateau télévisé évoqué plus haut - estimeront-ils ce zèle bien inopportun, puisqu'en réparant une partie des effets du bombardement, on servait alors les intérêts de l'occupant. Comme si la France occupée n'avait pas besoin de survivre! Bêtise de nos résistants en pantoufles qui ne savaient pas qu'il fallait sortir au plus vite la région de la paralysie économique, comme on fait le bouche à bouche et les massages cardiaques à un asphyxié. Et puis, les jeunes du plateau de télé savent-ils qu'une forme de grève perlée aurait été immédiatement prétexte aux Allemands, pour un transfert en Allemagne pour le STO.

### La destruction de notre potentiel économique

On m'annonça sur place qu'un train se formait à 1 km de la gare, pour Annecy. Je m'y rends, bien évidemment. Passant près du dépôt de locomotives devenu un hachis de ferraille, j'entends une espèce de jobard, l'intellect bien moulé par sa radio de Londres qui, tout hilare, dans une enflure, s'enthousiasmait: «Ah! celui-là (le dépôt de locomotives), ils ne l'ont pas loupé-!». Ça m'a fait mal! Dans notre pauvre pays de France, pressuré par l'occupant, étouffé par le blocus allié, bombardé par ses (futurs) libérateurs qui, par précaution pour eux-mêmes au mépris des populations, prenaient soin de larguer leurs bombes de 6-000-m, il se trouvait des gogos qui, en pantoufles et robe de chambre, éprouvaient une jouissance à la vue des destructions de notre potentiel économique restant. Une ville saccagée, des morts par centaines (rien que pour cette ville), nos transports, base de notre survie économique, anéantis, c'était là pour certains, une victoire. Oubliés, les Anglo-Américains qui, en 1940, nous avaient abandonnés. Oublié le rembarquement des forces britanniques à Dunkerque qui refusaient même, de peur de quelques pertes, de risquer leur aviation pour protéger

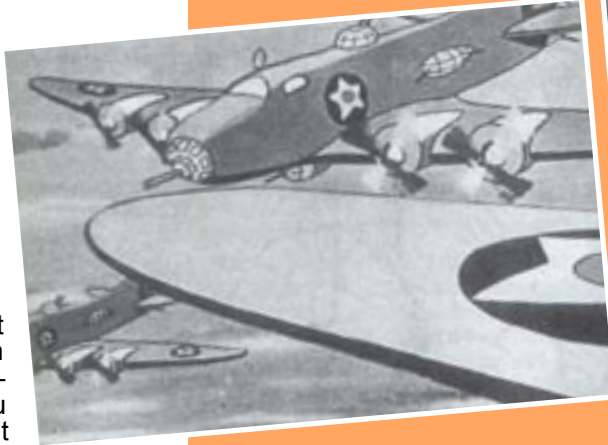
nos soldats qui se faisaient massacrer. Oublié le refus des Américains de nous fournir, nous qui présentions des poitrines de vingt ans à l'ennemi, un matériel dont nous avions un si cruel besoin, ou nous obligeant à payer cash avant de venir prendre livraison nous-mêmes de la cargaison! Placés en première ligne, c'est nous évidemment, qui avons été les premiers atteints par la puissance ennemie, contraints de devoir subir la terrible occupation que ne connurent pas nos «amis». Mais, pour certains de nos compatriotes, cela ne suffisait pas, il nous fallait en plus nous immoler! Masochisme? On se le demande.

Je pris donc ce train que la SNCF de cette période (fort différente de la SNCF 2000 dont les roulants, qui prennent leur retraite à 50 ans, considèrent le «service public» comme étant à leur service à eux, et se mettent en grève pour une question d'horaires qui ne les agréent pas) avait improvisé en hâte; j'arrivai à Annecy. Des destructions apparaissaient aussi ici dues à un bombardement récent de l'usine de roulements à billes voisine, bombardement effectué par l'aviation britannique qui, il faut

le prendre en compte, bombardait de façon plus précise en piqué.

### N'avions-nous pas un peu perdu la guerre?

Je couchai, ce soir-là, dans un wagon en gare d'Annecy, les liaisons au-delà de cette ville, vers le nord du département se réduisant à deux trains par jour dans chaque sens. En effet, les FTP avaient fait sauter une dizaine de locomotives du dépôt d'Annemasse qui garant et entretenait ces machines spécialement adaptées au réseau ferré haut-savoisien (montagneux et à courbes prononcées). Je ne suis pas sûr que les Allemands du département furent au courant du sabotage, puisque, se contentant de stationner et surveiller ce secteur géographique, leurs camions suffisaient amplement à leurs besoins du moment. Par contre, la desserte de la Haute-Savoie en fut affectée. On sait en revanche, que la ligne Paris-Metz, qu'empruntaient tous les convois entre la France et l'Allemagne (transports de soldats, de matériel, etc... de déportés) ne fut jamais interrompue. Comme bien



### Au cimetière militaire américain de Romagne-sous-Montfaucon

Les circonstances justifiaient un hommage particulier à la mémoire des 150.000 «Sammies» morts pour la France en 1918.

on pense, elle était particulièrement surveillée. Alors, on «résiste» avec les moyens du bord et, faute de pouvoir saboter la ligne vitale Paris-Metz, on se rattrape avec la ligne de montagne à voie unique de La Roche-sur-Foron. Cela me rappelle l'histoire du simplet qui cherche la pièce de monnaie qu'il a perdue sous un réverbère parce qu'à l'endroit où il l'a égarée, il n'y voit rien!

Bien sûr, ne tombons pas dans l'excès inverse qui consisterait à affirmer que la résistance n'aurait été que bluff. Ceux du Plateau des Glières, en Haute-Savoie, par exemple, qui, à quelques centaines, résistèrent à quelque six mille Allemands illustrent ce que fut le véritable héroïsme dans la résistance. L'A.S. voulait tenir le plateau où les Anglais, par pleine lune, pouvaient parachuter du matériel. Un parachutage eut lieu, qui n'échappa pas à la vigilance des Allemands. Ceux-ci comprirent le danger pour eux et mirent le paquet pour l'investir.

Bref, tenons-nous en là de cette tranche d'occupation allemande. Elle est je pense à même d'apporter, sinon

**Pour les rescapés de l'enfer des bombardements, c'était l'incompréhension sinon la révolte.**



FAMA

un éclairage parfait sur l'ambiance du moment, du moins de montrer que l'histoire officielle racontée par nos médias et nos écoles, n'a pas toujours des rapports très concrets avec la vérité historique. Le tamtam sur le fameux «devoir de Mémoire», n'est-il pas brandi pour suppléer aux efforts d'une résistance fatiguées à force de se rabâcher, à force de silences sur la défaite. Car enfin, si Hitler est venu à Paris en 1940, ne serait-ce pas parce que nous avions un peu perdu la guerre...? C'est bien joli après ça de célébrer la résistance. Le Maréchal, lui, avait gagné la guerre. Il a assumé une défaite dont il n'était pas coupable. Je ne suis pas sûr que tous les bruyants accapareurs de la victoire de 1945, ne soient tous pour rien dans la défaite de 1940...

**Florent Gintz**

**N**otre pèlerinage du 10 novembre, à Verdun, était aussi cette année, un hommage particulier aux 150.000 soldats américains tombés pour la France en 1918, à Saint-Mihiel et dans l'Argonne. Les événements tragiques survenus à New-York le 11 septembre dernier, justifiaient que l'A.D.M.P. manifeste en cet anniversaire de la Victoire, sa fidélité à la mémoire du général Pershing et de ses «Sammies».

Le matin, à la chapelle de l'Oussaire de Douaumont, la messe fut célébrée par le nouveau chapelain, M. l'abbé Michel Rougeaux, recteur de la cathédrale de Verdun, en présence de Mme Minmeister, maire de Douaumont, de M. Mangenot, président du Comité de l'Ossuaire, et d'une délégation de «Ceux de Verdun» venue derrière son drapeau. Orgue et trompette apportèrent à la cérémonie un accompagnement digne de ces lieux sacrés.

#### La dignité de Maréchal de France

Entre le dépôt de nos gerbes de fleurs sous la plaque apposée en l'honneur du Maréchal Pétain, fondateur de l'Ossuaire, puis au pied de la statue du Poilu, Yann Clerc donna lecture du rapport de Georges Clemenceau proposant au président Poincaré d'accorder au général Pétain «la suprême récompense militaire [la dignité de maréchal de France] qui honorerait le chef autant qu'elle glorifierait l'armée victorieuse». Dans le silence sépulcral de l'Ossuaire, les mots prenaient un relief qui impressionna notre large auditoire.

Le cimetière militaire américain de Romagne-sous-Montfaucon est une

sublime et gigantesque nécropole située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Verdun. 40.000 tombes s'alignent là sous le couvert d'arbres majestueux revêtus des couleurs d'automne illuminées de soleil. Tandis que nous cheminons parmi les carrés de sépultures, la voiture d'un vigile au style militaire, patrouille en permanence rappelant que les Etats-Unis se considèrent en situation de défense. L'A.D.M.P. inscrivit sur le Livre d'Or, le motif de sa venue.

#### La Côte 304 et le Mort Homme

La Côte 304 et le Mort Homme constituaient les dernières étapes de notre périple à travers les champs de bataille. C'est de là que l'armée américaine partit le 26 septembre 1918, à l'attaque des



René Legrand

**Le monument du Mort Homme. «Ils n'ont pas passé».**

redoutables de Montfaucon occupées dès le lendemain au prix de plus de dix mille morts. Le soir tombait, l'humidité montait d'un sol encore marqué par les impacts d'obus. Venir sur cette terre gorgée de sacrifices appartient au devoir de mémoire...

Puis ce fut le retour vers Bar-le-Duc, au long de la Voie Sacrée entretenue en 1916 par les effectifs de 13 bataillons et empruntée chaque jour par 1700 camions et automobiles. Des heures de ferveur, toujours incomparables ! ■